



EXPO

Dénoncer l'univers mythique
des cartes postales

Page E 4



CINÉMA

La rencontre improbable
de deux âmes écorchées

Page E 7

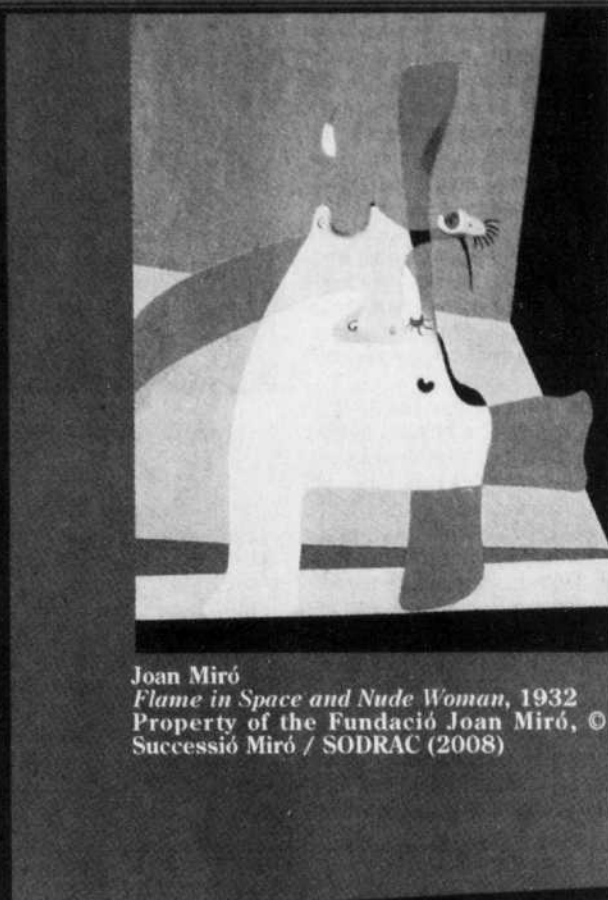
CAHIER

E

CULTURE



Rudolf Schlichter
Blind Power, 1937 Berlinische Galerie - Landesmuseum Für
Moderne Kunst, Fotografie und Architektur



Joan Miró
Flame in Space and Nude Woman, 1932
Property of the Fundació Joan Miró, ©
Successió Miró / SODRAC (2008)

EXPO

LES ANNÉES 1930. LA
FABRIQUE DE «L'HOMME
NOUVEAU»

Musée des beaux-arts du Canada
380, promenade Sussex, Otta-
wa, jusqu'au 7 septembre

JÉRÔME DELGADO

Tu es né poussière, poussière tu rede-
viendras... Cet énoncé aurait pu
servir de slogan à
l'exposition que le
Musée des beaux-arts du Canada
consacre aux années 1930. Une pé-
riode trouble, marquée par l'éclo-
sion des totalitarismes et pendant
laquelle l'art, du moins celui qu'on
nous montre ici, aura illustré l'évo-
lution. De l'éclosion à la mort.

L'expo *Les Années 1930. La fa-
brique de «l'homme nouveau»*
scrute cette décennie — et un
peu plus (jusqu'en 1945) — à par-
tir de l'idéal biologique que les ré-
gimes fascistes, mais aussi le stali-
nisme, ont défendu. Corps

dans plus d'un musée canadien,
voici donc les années 1930. C'est
un vieux rêve, à ce qu'il paraît, de
Pierre Théberge, qui voulait mon-
trer un pendant noir et sombre à
la jovialité des années au cœur de
L'Âge des métropoles.

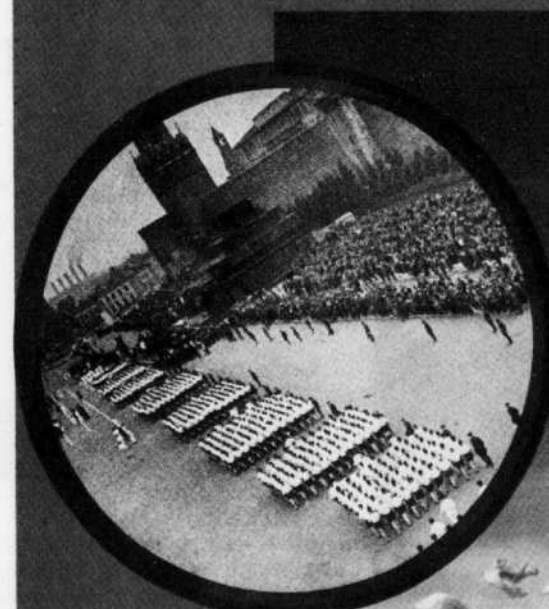
L'obsession
de la régénération

Sombre, le propos l'est. Lors de
la visite de presse, début juin,
Jean Clair parlait même d'une
expo dérangeante, choquante, en
pensant à la dernière tranche, re-
liée à la Deuxième Guerre mon-
diale et aux camps de concentra-
tion. Intitulée *«Le charnier»*, cette
salle débordait de scènes violentes,
entre le regard de l'intérieur (les
encres de 1945 Dachau, de Zoran
Music) et la perception lointaine
(Huile de 1944 *Cain, ou Hitler en
enfer*, de George Grosz, Allemand
exilé à New York).

Mêlant art et politique, mais
aussi science — tel ce film de
Jean Painlevé, *Œuf d'épinoche*, do-
cumentaire de 1927 consacré au

DE LA VIE À LA MORT

Corps parfaits, corps d'athlètes, âmes pures,
l'exposition raconte l'idéal biologique défendu
par les régimes totalitaires du siècle dernier



Alexander Rodchenko
Dynamo Soccer Club, 1935
National Gallery of
Canada © Estate
of Alexander Rodchenko /
SODRAC (2008)



Thomas Hart Benton
The Sowers, from Year of Peril, 1941-42
The State Historical Society of Missouri, © T.H. Benton and R.P. Benton Testamentary Trusts / UMB
Bank Trustee / VAGA (New York) / SODART (Montreal) 2008



Grant Wood
Spring in the Country, 1941. Cedar Rapids Museum
of Art, Iowa, Purchase © Estate of Grant Wood / VAGA
(New York) / SODART (Montreal) 2008



Max Ernst
The Fireside Angel, 1937
Private Collection, © Estate of Max
Ernst / SODRAC (2008)

parfaits, corps d'athlètes, âmes
pures, et surtout pas question
d'individualités.

Même équipe

Mais il n'y a pas que l'art officiel
qui est exposé. Les autres artistes
aussi, critiques ou non
des totalitarismes, que
l'on classait comme «dé-
générés» — les Grosz et
Dix, membres de la Nou-
velle Objectivité, par
exemple. Les meilleurs
moments de l'expo sont
faits de ces oppositions
que l'histoire de l'art ne
montre que rarement.

Ainsi, en contrepartie
de masses d'hommes en
rang (*Le Triomphe de la
volonté*, film de Leni Rie-
fenstahl au service des
nazis, les photos, la place
Rouge, d'Alexander Rod-
chenko), il y a des individualités.
Des femmes excentriques peintes
par Pyke Koch au chômage et
autres persécutées de la série photo-
graphique d'August Sander, les an-
nées 1930 sont aussi l'objet de
quelques esprits libres.

La vénération des temps an-
ciens n'ayant pas été l'exclusivité
des Hitler et compagnie, les avan-
gardes artistiques s'intègrent plu-
tôt bien dans ce survol de la repré-
sentation idéale de la figure huma-
ine. Au cœur de l'expo, la section
«La tentation classique» réunit
même ces différentes approches,
entre les valeurs d'harmonie et de
proportion prônées par un Oskar
Schlemmer, future victime des na-
zis, et les immenses figures fémi-
nines de Mario Sironi, vantant les
grandeurs de l'art italien et du ré-
gime fasciste.

Derrière *La fabrique de «l'hom-
me nouveau»*, on retrouve la même
équipe — Pierre Théberge et Jean
Clair, pour ne nommer que ses
deux têtes —, qui aura jadis monté
plusieurs succès: *Les Années 1920*,
L'Âge des métropoles et *Paradis per-
dus*. *L'Europe symboliste* au Musée
des beaux-arts de Montréal, puis,
à Ottawa plus récemment, *La
Grande Parade. Portrait de l'artiste
en clown*.

Pas étonnant que l'on ait droit
cet été au même genre d'expo,
parsmée d'œuvres de maîtres du
XX^e siècle (Picasso, Dalí, Arp,
Ernst, De Chirico, et j'en passe),
survolant les différents courants
artistiques (de l'expressionnisme
au surréalisme) et leurs divers
moyens d'expression (peinture,
sculpture, photographie, surtout).
La démonstration prend des airs
de leçon d'histoire et... de recette,
les exercices précédents ayant fait
mouche, pour ce qui est de la fré-
quentation.

Après les années 1920, et
même les années 1960, décennie
qui a donné une série d'expos

développement cellulaire qui aura
tant inspiré les surréalistes —,
l'expo ne s'embrouille pas. Une
division thématique ponctue son
parcours.

Si le point final est un «char-
nier», la première salle,
elle, en est la «Genèse»,
dominée par le motif de
l'œuf, cellule organique
en allégorie de la nais-
sance. On y retrouve de
tout, mais en toute co-
hérence, de la manière
sobre des sculptures en
ronde-bosse d'Arp et
d'Ernst, voire de *La
Mère et l'Enfant* de Bar-
bara Hepworth à l'ex-
pression tourmentée de
Dalí («l'homme nou-
veau» sort de sa co-
quille sous le regard
craintif d'un enfant), en

passant par le système organique
vu par Kandinsky comme une
gamme chromatique, musicale.

Le concept de *«la fabrique de
l'homme nouveau»*, titre en 1534 du
premier traité d'anatomie (par An-
dré Vésale), a été l'objet d'un essai
en 1997, signé Eric Michaud (*Fa-
briques de l'homme nouveau*, Édi-
tions Actes Sud), qui signe un des
textes du volumineux catalogue.

Son point de vue sur les obses-
sions de la régénération de l'humani-
té propre au début du XX^e siècle,
qui trouve son apothéose, si l'on ose
dire, dans les années 1930, est l'es-
prit même de l'expo. Sans doute une
affaire européenne, puisque c'est de
là que sont venus ces idéologies, au-
tant artistiques que politiques. Éton-
namment, malgré la prestigieuse et
internationale liste de préteurs, *La
fabrique de «l'homme nouveau»* est
une exclusivité à Ottawa.

Le MBAC, par sa localisation
géographique, semble avoir été
obligé de présenter quelques
exemples nord-américains. Par-
fois, ça paraît incohérent — un
Jackson Pollock parachuté entre
deux Miro et un Giacometti —,
parfois forcé — «notre» artiste pri-
sonnier des camps de concentra-
tion (Gershon Iskowitz), «notre»
artiste soldat allié (Alex Colville).

Reste que le mot de la fin, pour
des raisons d'espace, a échu à Da-
vid Smith, le sculpteur expres-
sionniste américain. Ses huit *Mé-
dailles du déshonneur*, des
bronzes réalisés entre 1938 et
1940, reflètent l'engagement anti-
fasciste d'un artiste encore inco-
nu. Mais surtout, entre une pièce
comme *La Mort par gaz* et une
autre intitulée *Mode scientifique
d'élimination des corps*, il apparaît
comme un précurseur, annonçant
les années les plus noires. Une
conclusion imaginaire pour cette
utopie de «l'homme nouveau».

Collaborateur du Devoir

CULTURE

Feuille d'érable et chancre mou



Odile Tremblay

Les élus d'Ottawa nous étonneront toujours! Qui, dans le milieu culturel, eût prédit jadis que Sheila Copps et ses petits drapeaux collés aux œuvres canadiennes inspireraient la nostalgie? Personne. Pourtant, la fervente nationaliste de l'ancienne ministre libérale n'était que douce manie. On le comprend, la mine basse.

Un plus gros obsédé de la feuille d'érable, indifférent aux arts et aux lettres par-dessus le marché, le Parti conservateur, surnommé fossyeur de la culture, détrône l'indétrônable. Oui, qui l'eût cru?

Côté cinéma, ce parti s'était déjà spécialisé dans la grosse bourbe: projet de loi C-10 sur la censure, refus d'ajouter des fonds dans la production des longs métrages francophones en temps de crise. Voici que le CRTC vient de soumettre au ministère du Patrimoine un rapport sur le Fonds canadien de télévision, oubliant, comme par hasard, de protéger la production francophone hors Québec.

Cette semaine, deux nouveaux programmes de financement des festivals de cinéma étaient lancés par Téléfilm Canada. Ils mettent l'accent aigu sur le contenu canadien, négligeant les impératifs de qualité. Par ailleurs, les ateliers de formation professionnelle y occupent un espace si démesuré dans le paysage que parler de détournement de vocation n'est pas un vain propos.

Considérations économiques, autopromotion de l'industrie canadienne: bientôt les festivals auront d'innombrables fonctions... sauf celle de présenter des œuvres de qualité pour accroître la culture du public canadien.

Les grands rendez-vous de cinéma, qui héritent d'une enveloppe à la performance, se voient privilégiés dans ces programmes au détriment des petits, menacés d'une édition à l'autre de voir le tapis des subventions leur glisser sous les pieds. Le Québec est fragilisé dans ces programmes; la francophonie, désavantagée.

Quant à cet omniprésent contenu canadien, il ne peut qu'entraver les festivals. La plupart d'entre eux servent de vitrine aux œuvres internationales. Sommes d'accroître le nombre de longs métrages nationaux, ces rendez-vous de films devront bientôt ratisser les navets pour faire nombre.

Que les manifestations culturelles poussent à la roue des productions nationales, soit! Mais s'en faire les esclaves... L'art est un oiseau libre qui doit se rir des frontières.

Inquiétant phénomène: le cinéma, art populaire entre tous, se voit de plus en plus détourné de sa mission culturelle. On lui demande d'assainir les mœurs publiques, de promouvoir la feuille d'érable, d'alimenter la machine industrielle, de séduire le grand public à n'importe quel prix. Il y perd son identité.

Les festivals québécois se révèlent particulièrement menacés par les nouveaux critères de Téléfilm. À l'encontre du cinéma des provinces anglophones, là-bas si mal diffusé, nos longs métrages bénéficient de sorties commerciales tout au long de l'année. Peu d'entre eux sont disponibles pour atterrir au calendrier des festivals. Quant aux productions en anglais, bonnes ou potables, elles sont déjà réservées des mois à l'avance par les rendez-vous de Toronto, de Vancouver, d'Halifax, etc. Faute d'arriver à s'alimenter en productions maison, les festivals québécois ne répondront plus aux normes requises par les bailleurs de fonds. Seront-ils alors balayés de la carte? Et pour servir qui? Le pouvoir central? Faut croire que oui.

Certains programmes douteux que les institutions culturelles fédérales, Téléfilm et compagnie, doivent gérer, de gré ou de force, semblent bel et bien télécommandés par les autorités politiques. Le premier ministre n'en a rien à cirer, de la culture. On l'a compris. Ça va. Sauf qu'il s'en mêle...

De Bev Oda à Josée Verner, les ministres assises successivement sur le siège du Patrimoine paraissent si manipulées par Stephen Harper que leur reprocher les dérives culturelles paraît incongru. Ça se joue au-dessus de leur tête. Pour un peu on les plaindrait...

Loin de moi l'intention de canoniser Téléfilm Canada. Il y a dix ans, l'institution voulait sabrer le financement de tous les petits festivals... Les erreurs du passé sont criantes, qui les a oubliées? Mais ses dirigeants connaissent à tout le moins la musique. Hier,



CHRIS WATTIE REUTERS

Le premier ministre Stephen Harper à la Chambre des communes

on les a déjà vus reculer pour rectifier quelque impair. Aujourd'hui, plusieurs fonctionnaires désapprouvent des orientations qu'ils doivent pourtant défendre. Et plusieurs gros bonnets de l'État grognent en coulisse. D'autres, qui défendaient les intérêts des francophones, comme Michel Pradier à Téléfilm, sont envoyés, comme par hasard, servir ailleurs...

Comparaison oblige, force est d'admettre que, dans bien des secteurs, le culturel en tout cas, le règne rouge n'était pas si mal... Du moins les libéraux laissent-ils les institutions faire leur travail sans leur lancer mille peaux de banane dans les pattes. Et ils possèdent une vision culturelle.

Moins va-t-en-guerre, moins anti-avortement aussi que leur successeur. Car tout est lié dans le programme conservateur et tout consterne.

Des nationalistes bon teint se surprennent à souhaiter le retour des libéraux, avec ou sans Stéphane Dion, choisissant le moindre mal. D'abord écarter Harper. Ensuite, on verra bien...

Même qu'ils ont chargé Julie Couillard de torpiller le navire... Osons une confidence: on l'avait nous-même embauchée comme taupe, mais chut! Ça relève encore du secret d'État.

otremblay@ledevoir.com

MÉDIAS

Destins croisés et rendez-vous avec l'horreur

Un documentaire diffusé sur Canal D raconte la tragique aventure du journaliste Daniel Pearl

PAUL CAUCHON

À l'hiver 2002, l'histoire de Daniel Pearl a ému le monde. Ce journaliste du *Wall Street Journal* avait été enlevé à Karachi, au Pakistan, par un obscur groupe de militants djihadistes qui l'avaient décapité.

Depuis cette mort terrible, sa

mémoire est entretenue par une fondation et des prix, et un film a été réalisé à partir du livre de sa femme Marianne, film qui mettait en vedette Angelina Jolie. Bernard-Henry Lévy s'en est mêlé, on s'en souvient peut-être, en écrivant un livre controversé, *Qui a tué Daniel Pearl?*, mélange de reportage et de fiction qui

formulait des hypothèses sur sa mort.

Ce documentaire, produit pour HBO et dont la version originale était assurée par la célèbre journa-

liste de CNN Christiane Amanpour, permet de mieux connaître son histoire en collant d'abord aux faits. Les réalisateurs ont par ailleurs choisi de raconter en parallèle l'his-

toire de Daniel Pearl et celle d'Omar Sheikh, l'homme qui avait organisé son enlèvement. Le contraste est d'autant plus saisissant.

Pearl était un homme très talen-

teux, musicien accompli qui avait d'ailleurs songé à devenir violoniste, élevé à Encino, dans le sud de la Californie, de parents universitaires et dont la carrière de journaliste était remarquable. Sa nomination comme chef de bureau du *Wall Street Journal* en Asie était prestigieuse et démontrait la confiance en lui de ses patrons.

Omar Sheikh était un Britannique musulman, né de parents pakistanais, étudiant brillant lui aussi, passionné par les échecs et... le tir au poignet (il remportait des compétitions). Il avait étudié à la prestigieuse London School of Economics. Le documentaire raconte son évolution, son indignation devant le sort réservé aux musulmans et sa dérive vers un islamisme plus radical.

Piégé

La tragique ironie de toute cette histoire, c'est que Daniel Pearl ne correspondait pas du tout au prototype du «méchant impérialiste américain». Il se passionnait pour l'Iran, tentait de mieux faire comprendre l'Islam à ses lecteurs et critiquait les dérives de la politique américaine dans ses pages. Avec sa femme Marianne rencontrée à Paris, il formait vraiment ce qu'on appelle «un beau couple».

Après les attentats du 11 septembre 2001, Daniel Pearl part avec sa femme au Pakistan, où il tente minutieusement d'enquêter sur les activités d'al-Qaïda et les liens possibles entre le Pakistan et les groupes terroristes. Comme tout bon journaliste du *Wall Street Journal*, il tentait de suivre la «piste de l'argent» pour comprendre comment al-Qaïda était financé.

Le documentaire raconte comment, malgré sa prudence, il a été piégé par Omar Sheikh, qui s'est présenté à lui sous une fausse identité et a gagné sa confiance pendant plusieurs jours en lui faisant miroiter la possibilité d'une entrevue avec un chef spirituel qu'il voulait rencontrer.

Le documentaire, de très bonne tenue, raconte comment le FBI et la police pakistanaise sont parvenus à dénicher ses ravisseurs à l'aide d'une enquête électronique, laisse entendre que les services secrets pakistanais auraient pu être mêlés à l'histoire, explique l'habileté d'Omar, qui avait compartimenté toute l'opération en petits sous-groupes pour qu'on ne puisse pas retrouver Pearl.

Sur la tombe de ce dernier, on peut aujourd'hui lire: «A perdu sa vie dans la poursuite de la vérité.»

Le Devoir

Daniel Pearl: un journaliste et le Jihad sera diffusé le dimanche 15 juin, sur Canal D, 19h.



REUTERS

Cette photo de Daniel Pearl a été diffusée en janvier 2002 sur Internet par les militants djihadistes qui l'avaient enlevé.

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE 30 Forget

DU 21 JUIN AU 31 AOÛT 2008
(Tous les concerts sont présentés à 20 h 30 à moins d'avis contraire)

LES AVANT-GOÛTS DU FESTIVAL

VENDREDI 20 JUIN À 20H00
La Musique de chambre
GRAND ENSEMBLE DE VENTS
JACQUES ZON, DENIS BLUTEAU et SUSAN HOEPPNER, flûtes, LARRY COMBS, JEAN-FRANÇOIS NORMAND et MARIE PICARD, clarinettes, DIANE LACELLE et NORMAND FORGET, hautbois, RICHARD GAGNON et GUSTAVO NUÑEZ, bassons, GAIL WILLIAMS et GUY CARMICHAEL, cors, DENISE PÉPIN, piano
Direction : HANSJÖRG SCHELLENBERGER

LE FESTIVAL INTERNATIONAL

SAMEDI 21 JUIN
Les Grands Concerts
LES VIOLONS DU ROY
BERNARD LABADIE, chef, Solistes : NICOLE TROTIER et PASCALE GIGUÈRE, violons, MARIE-ANDRÉE BENNY, flûte, ALEXANDRE THARAUD, piano

MERCREDI 25 JUIN
La Musique ancienne
BUDOWITZ
JOSHUA HOROWITZ, tsimbl, accordéon, CHRISTIAN DAVID, clarinette TAMÁS GOMBAL, violon, COOKIE SEGELSTEIN, violon et alto, SÁNDOR D. TÓTH, violon et alto à 3 cordes, ZSOLT KÜRTÖSI, violoncelle et contrebasse à 3 cordes

JEUDI 26 JUIN
Les Concerts Jazz Industrielle Alliance
STACEY KENT
JIM TOMLINSON, saxophone
ART HIRAHARA, piano
DAVE CHAMBERLAIN, contrebasse
MATT SKELTON, batterie

LES BRUNCHES-MUSIQUE

Une délicieuse façon de découvrir le Domaine Forget!
TRIO CABULOSO, flûte, guitare, percussions / Choro brésilien
Dimanche 22 juin (1^{er} service 10h30 et 2^e service 12h30)

ABONNEMENT AU FESTIVAL
Économie de 15% à plus de 30% sur le prix régulier!
Et plein d'autres avantages... Informez-vous!
1 888-DFORGET (336-7438)
www.domaineforget.com

Hydro Québec présente

ABONNEZ-VOUS et profitez des rabais!

festival Orford 2008

FORFAIT REPAS-CONCERT À L'AUBERGE DU CENTRE D'ARTS ORFORD
Forfait « Repas et concert professionnel » : 525 p.p.
Forfait « Repas et concert de la relève » : 205 p.p.

CONCERT PROFESSIONNELS
pour 3, 6, 12 ou tous les concerts : obtenez de 10 à 25% de rabais

BEAUX CONCERTS DE LA RELÈVE
Passport 8 concerts : 25\$
Passport 20 concerts : 50\$

DU 20 JUIN AU 16 AOÛT 2008
www.arts-orford.org
billetterie@arts-orford.org
T 819 843-3981 | 1 800 567-6155

Chrysler, Honda, Toyota, Canada-Vie, ARCHAMBAULT, Université de Moncton, Centre d'arts orford, American Airlines, 88.7, 89.1, 90.1, 91.1, 92.1, 93.1, 94.1, 95.1, 96.1, 97.1, 98.1, 99.1, 100.1, 101.1, 102.1, 103.1, 104.1, 105.1, 106.1, 107.1, 108.1, 109.1, 110.1, 111.1, 112.1, 113.1, 114.1, 115.1, 116.1, 117.1, 118.1, 119.1, 120.1, 121.1, 122.1, 123.1, 124.1, 125.1, 126.1, 127.1, 128.1, 129.1, 130.1, 131.1, 132.1, 133.1, 134.1, 135.1, 136.1, 137.1, 138.1, 139.1, 140.1, 141.1, 142.1, 143.1, 144.1, 145.1, 146.1, 147.1, 148.1, 149.1, 150.1, 151.1, 152.1, 153.1, 154.1, 155.1, 156.1, 157.1, 158.1, 159.1, 160.1, 161.1, 162.1, 163.1, 164.1, 165.1, 166.1, 167.1, 168.1, 169.1, 170.1, 171.1, 172.1, 173.1, 174.1, 175.1, 176.1, 177.1, 178.1, 179.1, 180.1, 181.1, 182.1, 183.1, 184.1, 185.1, 186.1, 187.1, 188.1, 189.1, 190.1, 191.1, 192.1, 193.1, 194.1, 195.1, 196.1, 197.1, 198.1, 199.1, 200.1, 201.1, 202.1, 203.1, 204.1, 205.1, 206.1, 207.1, 208.1, 209.1, 210.1, 211.1, 212.1, 213.1, 214.1, 215.1, 216.1, 217.1, 218.1, 219.1, 220.1, 221.1, 222.1, 223.1, 224.1, 225.1, 226.1, 227.1, 228.1, 229.1, 230.1, 231.1, 232.1, 233.1, 234.1, 235.1, 236.1, 237.1, 238.1, 239.1, 240.1, 241.1, 242.1, 243.1, 244.1, 245.1, 246.1, 247.1, 248.1, 249.1, 250.1, 251.1, 252.1, 253.1, 254.1, 255.1, 256.1, 257.1, 258.1, 259.1, 260.1, 261.1, 262.1, 263.1, 264.1, 265.1, 266.1, 267.1, 268.1, 269.1, 270.1, 271.1, 272.1, 273.1, 274.1, 275.1, 276.1, 277.1, 278.1, 279.1, 280.1, 281.1, 282.1, 283.1, 284.1, 285.1, 286.1, 287.1, 288.1, 289.1, 290.1, 291.1, 292.1, 293.1, 294.1, 295.1, 296.1, 297.1, 298.1, 299.1, 300.1, 301.1, 302.1, 303.1, 304.1, 305.1, 306.1, 307.1, 308.1, 309.1, 310.1, 311.1, 312.1, 313.1, 314.1, 315.1, 316.1, 317.1, 318.1, 319.1, 320.1, 321.1, 322.1, 323.1, 324.1, 325.1, 326.1, 327.1, 328.1, 329.1, 330.1, 331.1, 332.1, 333.1, 334.1, 335.1, 336.1, 337.1, 338.1, 339.1, 340.1, 341.1, 342.1, 343.1, 344.1, 345.1, 346.1, 347.1, 348.1, 349.1, 350.1, 351.1, 352.1, 353.1, 354.1, 355.1, 356.1, 357.1, 358.1, 359.1, 360.1, 361.1, 362.1, 363.1, 364.1, 365.1, 366.1, 367.1, 368.1, 369.1, 370.1, 371.1, 372.1, 373.1, 374.1, 375.1, 376.1, 377.1, 378.1, 379.1, 380.1, 381.1, 382.1, 383.1, 384.1, 385.1, 386.1, 387.1, 388.1, 389.1, 390.1, 391.1, 392.1, 393.1, 394.1, 395.1, 396.1, 397.1, 398.1, 399.1, 400.1, 401.1, 402.1, 403.1, 404.1, 405.1, 406.1, 407.1, 408.1, 409.1, 410.1, 411.1, 412.1, 413.1, 414.1, 415.1, 416.1, 417.1, 418.1, 419.1, 420.1, 421.1, 422.1, 423.1, 424.1, 425.1, 426.1, 427.1, 428.1, 429.1, 430.1, 431.1, 432.1, 433.1, 434.1, 435.1, 436.1, 437.1, 438.1, 439.1, 440.1, 441.1, 442.1, 443.1, 444.1, 445.1, 446.1, 447.1, 448.1, 449.1, 450.1, 451.1, 452.1, 453.1, 454.1, 455.1, 456.1, 457.1, 458.1, 459.1, 460.1, 461.1, 462.1, 463.1, 464.1, 465.1, 466.1, 467.1, 468.1, 469.1, 470.1, 471.1, 472.1, 473.1, 474.1, 475.1, 476.1, 477.1, 478.1, 479.1, 480.1, 481.1, 482.1, 483.1, 484.1, 485.1, 486.1, 487.1, 488.1, 489.1, 490.1, 491.1, 492.1, 493.1, 494.1, 495.1, 496.1, 497.1, 498.1, 499.1, 500.1, 501.1, 502.1, 503.1, 504.1, 505.1, 506.1, 507.1, 508.1, 509.1, 510.1, 511.1, 512.1, 513.1, 514.1, 515.1, 516.1, 517.1, 518.1, 519.1, 520.1, 521.1, 522.1, 523.1, 524.1, 525.1, 526.1, 527.1, 528.1, 529.1, 530.1, 531.1, 532.1, 533.1, 534.1, 535.1, 536.1, 537.1, 538.1, 539.1, 540.1, 541.1, 542.1, 543.1, 544.1, 545.1, 546.1, 547.1, 548.1, 549.1, 550.1, 551.1, 552.1, 553.1, 554.1, 555.1, 556.1, 557.1, 558.1, 559.1, 560.1, 561.1, 562.1, 563.1, 564.1, 565.1, 566.1, 567.1, 568.1, 569.1, 570.1, 571.1, 572.1, 573.1, 574.1, 575.1, 576.1, 577.1, 578.1, 579.1, 580.1, 581.1, 582.1, 583.1, 584.1, 585.1, 586.1, 587.1, 588.1, 589.1, 590.1, 591.1, 592.1, 593.1, 594.1, 595.1, 596.1, 597.1, 598.1, 599.1, 600.1, 601.1, 602.1, 603.1, 604.1, 605.1, 606.1, 607.1, 608.1, 609.1, 610.1, 611.1, 612.1, 613.1, 614.1, 615.1, 616.1, 617.1, 618.1, 619.1, 620.1, 621.1, 622.1, 623.1, 624.1, 625.1, 626.1, 627.1, 628.1, 629.1, 630.1, 631.1, 632.1, 633.1, 634.1, 635.1, 636.1, 637.1, 638.1, 639.1, 640.1, 641.1, 642.1, 643.1, 644.1, 645.1, 646.1, 647.1, 648.1, 649.1, 650.1, 651.1, 652.1, 653.1, 654.1, 655.1, 656.1, 657.1, 658.1, 659.1, 660.1, 661.1, 662.1, 663.1, 664.1, 665.1, 666.1, 667.1, 668.1, 669.1, 670.1, 671.1, 672.1, 673.1, 674.1, 675.1, 676.1, 677.1, 678.1, 679.1, 680.1, 681.1, 682.1, 683.1, 684.1, 685.1, 686.1, 687.1, 688.1, 689.1, 690.1, 691.1, 692.1, 693.1, 694.1, 695.1, 696.1, 697.1, 698.1, 699.1, 700.1, 701.1, 702.1, 703.1, 704.1, 705.1, 706.1, 707.1, 708.1, 709.1, 710.1, 711.1, 712.1, 713.1, 714.1, 715.1, 716.1, 717.1, 718.1, 719.1, 720.1, 721.1, 722.1, 723.1, 724.1, 725.1, 726.1, 727.1, 728.1, 729.1, 730.1, 731.1, 732.1, 733.1, 734.1, 735.1, 736.1, 737.1, 738.1, 739.1, 740.1, 741.1, 742.1, 743.1, 744.1, 745.1, 746.1, 747.1, 748.1, 749.1, 750.1, 751.1, 752.1, 753.1, 754.1, 755.1, 756.1, 757.1, 758.1, 759.1, 760.1, 761.1, 762.1, 763.1, 764.1, 765.1, 766.1, 767.1, 768.1, 769.1, 770.1, 771.1, 772.1, 773.1, 774.1, 775.1, 776.1, 777.1, 778.1, 779.1, 780.1, 781.1, 782.1, 783.1, 784.1, 785.1, 786.1, 787.1, 788.1, 789.1, 790.1, 791.1, 792.1, 793.1, 794.1, 795.1, 796.1, 797.1, 798.1, 799.1, 800.1, 801.1, 802.1, 803.1, 804.1, 805.1, 806.1, 807.1, 808.1, 809.1, 810.1, 811.1, 812.1, 813.1, 814.1, 815.1, 816.1, 817.1, 818.1, 819.1, 820.1, 821.1, 822.1, 823.1, 824.1, 825.1, 826.1, 827.1, 828.1, 829.1, 830.1, 831.1, 832.1, 833.1, 834.1, 835.1, 836.1, 837.1, 838.1, 839.1, 840.1, 841.1, 842.1, 843.1, 844.1, 845.1, 846.1, 847.1, 848.1, 849.1, 850.1, 851.1, 852.1, 853.1, 854.1, 855.1, 856.1, 857.1, 858.1, 859.1, 860.1, 861.1, 862.1, 863.1, 864.1, 865.1, 866.1, 867.1, 868.1, 869.1, 870.1, 871.1, 872.1, 873.1, 874.1, 875.1, 876.1, 877.1, 878.1, 879.1, 880.1, 881.1, 882.1, 883.1, 884.1, 885.1, 886.1, 887.1, 888.1, 889.1, 890.1, 891.1, 892.1, 893.1, 894.1, 895.1, 896.1, 897.1, 898.1, 899.1, 900.1, 901.1, 902.1, 903.1, 904.1, 905.1, 906.1, 907.1, 908.1, 909.1, 910.1, 911.1, 912.1, 913.1, 914.1, 915.1, 916.1, 917.1, 918.1, 919.1, 920.1, 921.1, 922.1, 923.1, 924.1, 925.1, 926.1, 927.1, 928.1, 929.1, 930.1, 931.1, 932.1, 933.1, 934.1, 935.1, 936.1, 937.1, 938.1, 939.1, 940.1, 941.1, 942.1, 943.1, 944.1, 945.1, 946.1, 947.1, 948.1, 949.1, 950.1, 951.1, 952.1, 953.1, 954.1, 955.1, 956.1, 957.1, 958.1, 959.1, 960.1, 961.1, 962.1, 963.1, 964.1, 965.1, 966.1, 967.1, 968.1, 969.1, 970.1, 971.1, 972.1, 973.1, 974.1, 975.1, 976.1, 977.1, 978.1, 979.1, 980.1, 981.1, 982.1, 983.1, 984.1, 985.1, 986.1, 987.1, 988.1, 989.1, 990.1, 991.1, 992.1, 993.1, 994.1, 995.1, 996.1, 997.1, 998.1, 999.1, 1000.1

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Beethoven: le concert monstre

CHRISTOPHE HUSS

C'est une idée téméraire qui a germé dans l'esprit de Bernard Labadie. Et si l'on marquait en même temps le 400^e anniversaire de Québec par la reconstitution historique du concert le plus fou de l'histoire de la musique, donné il y a deux cents ans à Vienne? Mardi, au Palais Montcalm — et gratuitement sur écran géant devant le Palais —, Les Violons du Roy reprendront en intégralité ce concert-marathon concocté par Beethoven le 22 décembre 1808 et qui vit, notamment, la création de ses 5^e et 6^e Symphonies.

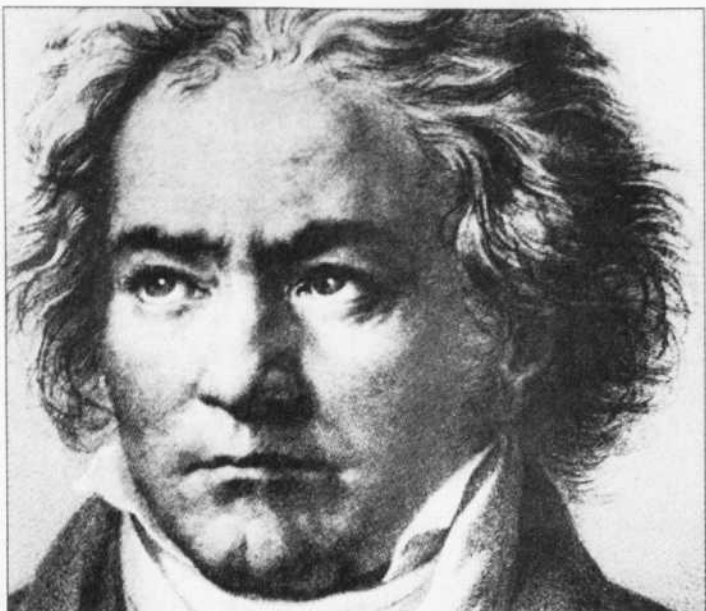
22 décembre 1808 à Vienne, au Theater an der Wien, l'empereur, sa cour et toute la bourgeoisie de Vienne se bousculent pour assister au grand événement musical de la saison: la création de deux nouvelles symphonies de Beethoven. Eh bien non, pas du tout! Le 22 décembre 1808, d'abord on prépare Noël et on n'a pas le temps d'aller au concert. Et si jamais on avait l'idée d'aller au concert, c'est au théâtre de la cour qu'il faudrait absolument se montrer. Le patriarche de la musique, Haydn lui-même, 76 ans, présente la création de son oratorio *Le Retour de Tobie*...

Oui, le concert le plus légendaire de l'histoire de la musique se déroule devant un parterre clairsemé. La seule notabilité présente est un prince russe nommé Vielhorski. Ce ne sera pas un témoin de grande influence capable de répandre la bonne parole, car la *Symphonie n° 5* de Beethoven sera entendue en Russie pour la première fois à Saint-Petersbourg en 1859 et à Moscou en 1861!

Marathon houleux

En décembre 1808, la «Cinquième de Beethoven» était encore la *Pastorale*. Une *Grande Symphonie en ut mineur* (n° 6) ouvrait la seconde partie de ce concert. Cette *Symphonie en ut mineur* est aujourd'hui la fameuse *Cinquième*. L'interversion de numéros se fera l'année suivante lors de l'édition des partitions.

Les témoignages sont relative-



C'est Beethoven lui-même qui dirigeait le concert du 22 décembre 1808, à Vienne, où furent créées ses 5^e et 6^e Symphonies.

ment rares. Le critique de l'*Allgemeine musikalische Zeitung* note que ce concert était sans doute le «plus remarquable de la semaine de Noël» et donne l'ordre du programme, un programme-marathon puisque, non content de présenter deux symphonies en première audition, Beethoven avait également programmé la première viennoise du 4^e Concerto pour piano et dirigeait ce soir-là la création de l'air *Ah! Perfido*, le *Gloria* et le *Sanctus* de sa *Messe en ut*, la soirée prenant fin avec une improvisation (fantaisie) au piano seul et la *Fantaisie chorale*.

Le témoin le plus souvent cité est le compositeur Johann Reichardt, qui écrivit: «Nous avons réussi à supporter un froid glacial, de six heures et demie à dix heures et demie, et fûmes récompensés par la leçon, tirée de l'expérience, qu'il peut y avoir trop, même de ce qui est bon et fort.» Bernard Labadie espère assurément ne pas lire la même chose dans les journaux la semaine prochaine!

Il est sûr qu'avec ce concert-postulat, Beethoven y était allé un

peu fort, surtout si l'on considère les goûts très conservateurs du public viennois. À cela s'ajoute que l'exécution ne fut pas des plus reluisantes, même si Beethoven lui-même dirigeait.

Un ténor de l'époque, Roeckel, témoigne de la tension entre Beethoven et les musiciens: «Il avait tellement monté l'orchestre du Theater an der Wien contre lui qu'il n'y eut que les chefs Seyfried et Clement qui voulurent avoir affaire à lui. Il fallut mettre la condition que Beethoven ne serait pas présent dans la salle pendant les répétitions pour que les musiciens consentent à jouer.» Pendant les répétitions, Beethoven faisait donc les cent pas derrière la scène, et à la fin de chaque morceau Seyfried venait le voir pour recueillir ses observations.

Comme le rapporte le compositeur et élève de Beethoven Ferdinand Ries, la *Fantaisie chorale* (qui souffrit par ailleurs de la prestation d'un médiocre chœur amateur... les bons chanteurs étant sans doute retenus par Haydn) fut interrompue. Après une erreur induite par le clarinetiste (après quatre heures de concert, on l'excuse!), Beethoven arrêta l'orchestre et cria «Silence! Cela ne va pas. Encore une fois, Encore une fois...» Il s'en excusa par la suite, sous la pression des musiciens, eux-mêmes furieux de cet irrespect public.

Car Beethoven lui-même n'avait pas été blanc comme neige. On le saura plus tard, dans la biographie du compositeur Louis Spohr, auquel le musicien Ignaz von Seyfried (l'homme de confiance de Beethoven au sein de l'orchestre) avait raconté que, dans le 4^e Concerto, dès le premier *tutti* d'orchestre, Beethoven avait été si agité en dirigeant qu'il avait renversé de ses poings les bougies qui éclairaient le piano, causant

une hilarité générale dans la salle. Seyfried fit amener deux jeunes choristes pour tenir les chandeliers. Reprenant le tout au début, arrivé au même endroit il envoya (involontairement) son poing au visage de l'un des deux garçons, celui-ci laissant tomber la bougie, l'autre prenant la fuite... On imagine la scène, même si elle est probablement un peu romancée par Spohr!

Beethoven et Québec

Qui sait donc ce qui arrivera à Bernard Labadie lors de ce concert qui finira après minuit, mardi au Palais Montcalm. En tout cas, le chef est fort ému par le projet. «À l'origine, confie-t-il au *Devoir*, l'idée était de jalonner une saison avec des concerts 1608 — L'Orfeo de Monteverdi —, 1708 avec La Resurrezione de Haendel, 1808 avec le programme Beethoven, 1908 avec Le Chant de la Terre de Mahler arrangé par Schoenberg et un soir de créations. Évidemment, sur le plan budgétaire, ce n'était pas réaliste. Mais, dès le début, les organisateurs du 400^e ont désiré s'associer aux organismes de la ville de Québec pour leur permettre de réaliser un projet pour lequel ils n'avaient pas les moyens. Il est clair qu'un tel concert — on parle de 250 000 \$ — n'était pas possible dans le cadre de nos activités régulières et j'aimais l'idée de l'un des programmes les plus célèbres de l'histoire de la musique se situant à mi-chemin de l'histoire de la ville de Québec.»

Le lien entre Beethoven et Québec est ténu, mais il existe, par l'entremise du musicien Théodore Molt, né en 1795, qui s'est installé à Québec comme professeur de piano en 1822 et qui, comme le rapporte l'*Encyclopédie de la musique canadienne*, en voyage en Europe en 1825, envoya à Beethoven une lettre avec une feuille blanche, «lui demandant d'y écrire "du fond de son grand cœur", un souvenir "qui restera pour moi, à une distance qu'il me faudra presque 3000 heures pour parcourir, un document éternellement précieux"». Beethoven accepta et, le 16 décembre 1825, dédia à Molt un bref canon intitulé *Freu dich des Lebens* (Réjouis-toi de la vie!).

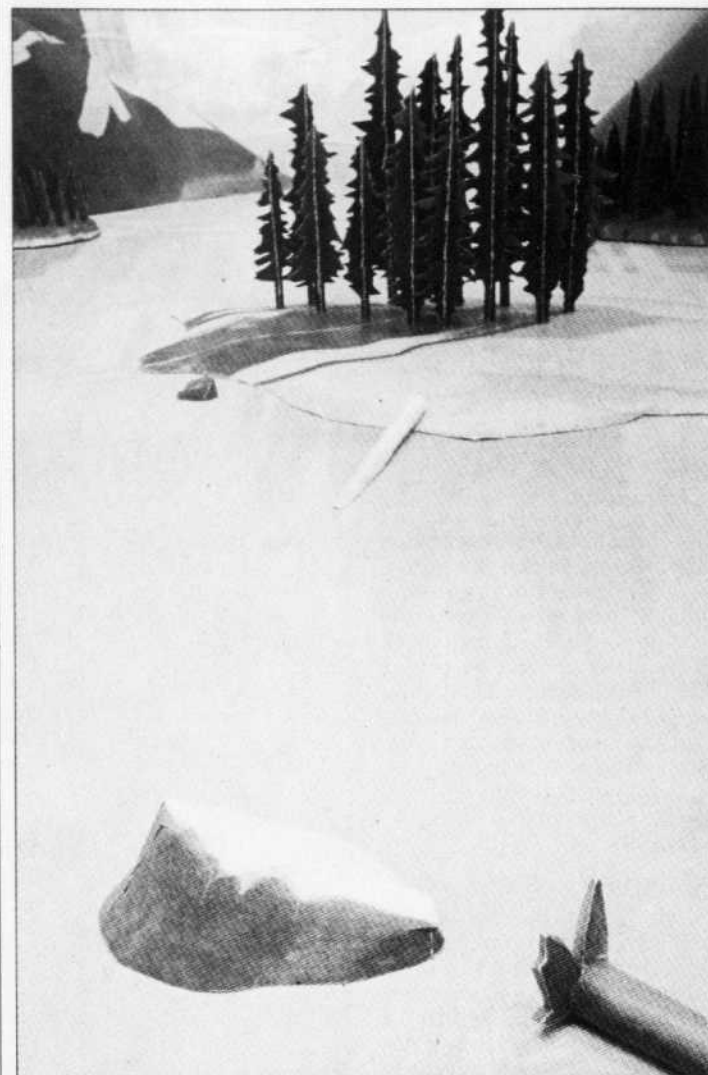
Bernard Labadie, même s'il est un peu anxieux à l'idée de diriger la *Cinquième* pour la première fois, se réjouit de la vie et invite tout le monde à apporter une chaise pour s'installer devant l'écran de la place d'Youville! Car la salle est déjà pleine...

Collaborateur du Devoir

CONCERT BEETHOVEN

Mardi 17 juin à 20h au Palais Montcalm de Québec. Retransmis en direct sur grand écran à la place d'Youville. Beethoven: *Symphonies n° 5 et n° 6*, *Ah! Perfido*, op. 65, *Gloria* et *Sanctus*, extraits de la *Messe en do majeur*. Concerto pour piano n° 4. *Fantaisie pour piano solo en sol mineur*, op. 77 et *Fantaisie pour piano, chœur et orchestre*, op. 80. Lyne Fortin (soprano), Benedetto Lupo (piano), Les Violons du Roy, La Chapelle de Québec, dir.: Bernard Labadie.

EXPOSITION



SOURCE CENTRE CLARK

Jasper National Park, de Maude Léonard-Contant

Nature domestiquée

JASPER NATIONAL PARK

Maude Léonard-Contant
Centre Clark
5445, rue de Gaspé, espace 114
Jusqu'au 28 juin

MARIE-ÈVE CHARRON

Maude Léonard-Contant, de toute évidence, raffole de la précision et ne semble jamais reculer devant des opérations manuelles aussi délicates que détaillées. Encore en début de carrière, c'est en effet par son travail minutieux avec le bois que l'artiste a retenu l'attention.

Il y a quelques mois, elle présentait à la galerie Lilian Rodriguez de singuliers bonsaïs, des sculptures de petites dimensions façonnées dans le bois de trois essences d'arbre, soit le tilleul, le tremble et le noyer. Bien que la prouesse de la réalisation pouvait à elle seule retenir l'attention, les sculptures captivaient aussi en renversant l'ordre des choses: de la matière avait dû être soustraite pour faire émerger un arbre, un bois déjà traité retrouvait une forme naturelle, mais qui lui était en partie étrangère. Jolis, les objets pourtant ne se cantonnaient pas seulement du côté de l'esbroufe technique.

De transformations en transformations, d'une culture à l'autre, de l'arbre qu'il était au bonsaï qu'il est devenu, ce bois était alors perçu pour son caractère fragile et précieux, évoquant à la fois la menace de son exploitation industrielle in-

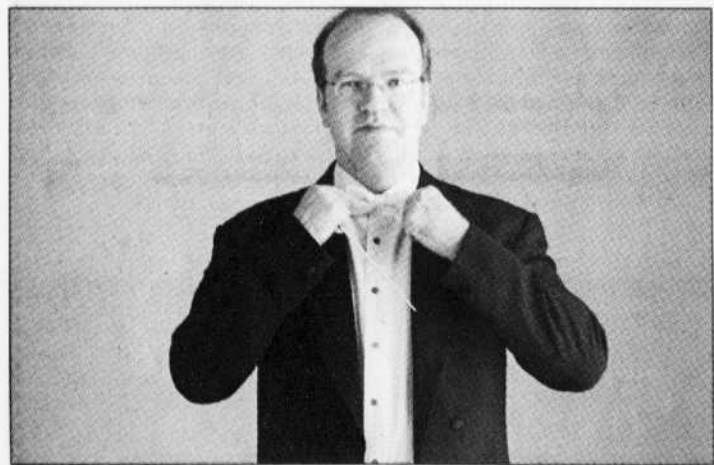
tensive et l'usage factice de certains matériaux dans les produits de consommation. Il s'agissait d'appâts visuels capables de froisser délicatement les certitudes.

La référence aux arbres, l'illusion et le savoir-faire patient sont aussi les ingrédients de la récente production de l'artiste présentée chez Clark. Le bois est toujours présent, mais indirectement, à travers sa représentation idéalisée. Le point d'amorce, de la réalisation et de l'expérience de l'œuvre, est une carte postale du parc national Jasper.

À partir d'un mode installatif qui fait découvrir l'œuvre en plusieurs temps, Léonard-Contant dévoile l'aspect construit des vues idylliques de cartes postales, elles qui encouragent la consommation visuelle de paysages au demeurant convoités pour leur nature sauvage. Ce registre de critique n'est pas nouveau, mais la manière qu'a l'artiste de situer le spectateur dans un dispositif qui lui fait adopter plusieurs points de vue est assez astucieuse pour ne pas tout épuiser au premier regard.

C'est pourquoi, après avoir jeté un coup d'œil par la meurtrière pratiquée au-dessus de la carte postale en question et circulé près des monticules de papier faisant office de reliefs montagneux, il reste encore à découvrir la clé de toute cette mise en scène, qui n'est pas seulement redevable à la mécanique d'un cadrage. À voir sur place.

Collaboratrice du Devoir



Bernard Labadie, directeur artistique des Violons du Roy

LUC DELISLE

FESTIVAL DES ARTS DE SAINT-SAUVEUR

31 juillet - 10 août 2008

FASS DANSE !

KIBBUTZ CONTEMPORARY DANCE COMPANY (ISRAËL)
MIMULUS (BRÉSIL)
GAUTHIER DANCE (ALLEMAGNE)
CAS PUBLIC (QUÉBEC)
HOMMAGE KUDELKA (CANADA)

FASS MUSIQUE !

OLIVER JONES ET RANEE LEE
LE PETIT ROI
GEORGIA FUMANTI
DANIEL TAYLOR

www.fass.ca
TICKETPRO 1-866-908-9090

PRIX

MONTREAL • THÉÂTRE DU GESU • 15 JUIN • 20H

Julos BEAUCARNE

www.julos.be

LE JASEUR BORÉAL

AVEC BARBARA D'ALCANTARA ET PATRICK DE SCHUYTER

LE DEVOIR

30\$ • Billetterie: 514.861.4036 • gesu.net

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

Québec

Patrimoine Canadian

Heritage

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

Desautels

T/G

HERITAGE

LE DEVOIR

DE VISU

Feintes à l'horizon

ENCADRER LE TEMPS

Eric Lamontagne
Galerie Joyce Yahouda
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 516
Jusqu'au 21 juin

MARIE-ÈVE CHARRON

Parmi toutes les «machines de vision» disponibles, que l'on pense par exemple aux caméras intelligentes, Eric Lamontagne préfère encore la peinture. Pour être plus juste, c'est le tableau qui l'intéresse. L'histoire du tableau peint est riche en effet de réflexions et d'inventions sur l'outil de la vision en général, comme phénomène optique, et du regard en particulier, en tant qu'activité culturelle (manière qu'a l'humain de se situer par rapport au monde). Dans sa plus récente production présentée à la galerie Joyce Yahouda, Eric Lamontagne réactive certains enjeux de cette histoire.

À l'invitation de la galeriste, l'artiste a réalisé une intervention *in situ* incluant trois composantes, toutes des variations sur la notion de tableau. Un cadre de bois enserrant exactement une des fenêtres de la galerie tandis qu'une toile semi-translucide recouvre une deuxième fenêtre tout juste à côté. Un troisième élément peint se trouve sur le mur face aux fenêtres.

Comme une fenêtre ouverte

Si la première fenêtre montre la vue telle qu'elle s'offre aujourd'hui, le cadre peint qui en fait le tour simule, lui, un bois ancien ouvragé par les détails décoratifs et les dorures. Sur la gauche, la deuxième fenêtre supporte une toile montrant une vue peinte de la ville de Montréal comme elle pouvait être aperçue dans les années 1920, à peu près à partir de cet endroit. Le dispositif intrigue de la sorte les repères temporels d'hier et d'aujourd'hui à travers un système représentatif hérité de la peinture.

Pour reproduire la vue ancienne de Montréal, l'artiste, loin de fabriquer, a eu recours à une photographie des studios Notman tirée de la collection du Musée McCord. Il a néanmoins pris quelques libertés par rapport au document source, le traitant d'abord numériquement et, surtout, trahissant volontairement les transferts de l'image photographique à la peinture. Signes probants de cela, les quelques taches en aplat dans le coin inférieur gauche du tableau qui évoquent les pixels de l'image numérique. Il y a aussi le cadre, peint également, dont la netteté des pourtours s'évanouit complètement à certains endroits, en même temps que l'impression de profondeur de la représentation.

À l'instar de ses projets antérieurs, Eric Lamontagne jongle habilement avec les caractères réalistes et factices de la représentation. L'exposition *Train de mémoire* qu'il présentait l'année dernière à la galerie Art mûr poussait cette exploration par une mise en scène complexe et ambitieuse où les tensions entre profondeur illusoire et planéité du support, volumes réels et représentés, échelle humaine et miniature s'emboîtaient avec brio. À portée de main, une valise fabriquée en toile donnait le ton à l'ensemble portant sur la mémoire et les voyages.

Réservé à l'espace des fenêtres, le dispositif de l'artiste à la galerie Joyce Yahouda rappelle les conventions du tableau conçu comme une fenêtre ouverte. La transparence recherchée, la capacité de la peinture à se faire oublier elle-même au profit de ce qui est représenté, est en même temps niée. Quelques coulures



Une vue de l'installation d'Eric Lamontagne

SOURCE GALERIE JOYCE YAHODA

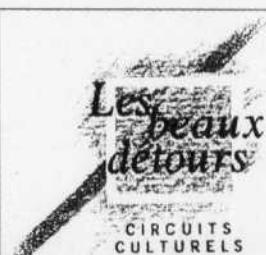
d'acrylique révèlent en effet l'opacité du médium et du support, signes picturaux qui font écho aux saletés sur la fenêtre à côté. Leur présence, quoique discrète, ralentit à leur tour la vue immédiate sur l'extérieur.

Le troisième élément peint, le *Miroir du temps qu'il fait*, ajoute également du faux-semblant à l'installation.

Cette peinture sur bois, comme ailleurs dans le travail de Lamontagne, a quelque chose qui

feint d'être suranné et nostalgique. Elle alimente surtout cette impression que ni le temps ni le passé ne saurait tenir en une seule image.

Collaboratrice du Devoir



L'EXPOSITON DU 400^e - LE LOUVRE À QUÉBEC

28 juin - COMPLET

Places disponibles pour 23 juillet - 23 août

FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

5 juillet - Yannick Nèzet-Séguin et l'OMGM

2 août - Kent Nagano et l'OSM

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Musée Canavale. Photographie des musées de la ville de Paris

EXPOSITION À
POINTE-À-CALLIÈRE
DU 21 MAI AU
12 OCTOBRE 2008

FRANCE NOUVELLE- FRANCE

NAISSANCE D'UN PEUPLE FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

L'exposition est réalisée en coproduction par Pointe-à-Callière et le Musée d'histoire de Nantes / Château des ducs de Bretagne.

POINTE-À-CALLIÈRE
Musée d'archéologie
et d'histoire de Montréal
Montréal

350, place Royale
Vieux-Montréal
514 872-9150
www.pacmusee.qc.ca

Château
des ducs de
Bretagne
NANTES

Canada
AIR CANADA
Montréal



Jouer avec le feu

35 oeuvres de 1000\$ et moins

Du 14 juin au 31 juillet 2008

Vernissage le samedi 14 juin à 15h

Pascale Archambault Marie-France Brière Daniel Corbeil Marie A. Côté et Olivier Girouard Denis Rousseau
Laurent Craste Marie-Josée Laframboise René Derouin Sylvie Fraser André Fournelle Alain-Marie Tremblay
Monique Giard Michel Goulet Christian Kiopini Marie-Josée Laframboise Lisette Lemieux Yves Louis-Seize
Jennifer Macklem Parryse Martin Gilles Mihalcean Jocelyn Philibert Élisabeth Picard Maude Léonard-Contant
Gilbert Poissant Claude Prairie Cozic Bruno Santerre Maurice Savoie Catherine Sylvain José Luis Torres
Louise Viger Janet Logan Lalie Douglas Stephen Schofield David Moore

372, rue Ste-Catherine Ouest, espace 444
Montréal Québec, H3B 1A2

www.circa-art.com
tél. : (514) 393-8248

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Antoine Pentsch Afflux de la main

aquarelle

Jusqu'au 12 juillet 2008

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-19h samedi 12h-17h www.galeriebernard.ca



Lysane Dubeau, Héliane Laure Delorme, Éliane Michaud
Jasmine Desmarais, Jacinthe Brind'Amour et Anne-Marie Turcotte

NOUVELLES PERSPECTIVES

Exposition des finissantes
DEC - Techniques de métiers d'art
OPTION CÉRAMIQUE

du 13 au 20 juin 2008

Heures d'ouverture : mardi au vendredi de 10h à 17h
Ouvert le samedi 14 juin de midi à 17 h



Centre de céramique Bonsecours

444, rue Saint-Gabriel, Montréal, (Québec), H2Y 2Z9.

Métro : Champ-de-Mars ou Place-d'Armes,

t : (514) 866 6581, www.centreceramiquebonsecours.net

Nous remercions le Conseil des Arts de Montréal et la SODEC pour leur appui.



MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

08
É t é

Jean-Paul Lemieux
La Période classique,
1950-1975

11 mai - 31 août 2008

Françoise Sullivan
Les Saisons Sullivan

25 mai - 31 août 2008

Tacita Dean
Fernsehturm

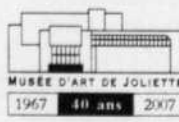
11 mai - 24 août 2008

Oswaldo Macià
Calumny • Surrounded in
Tears • Something Going
on Above my Head

25 mai - 24 août 2008

Luis Jacob
A Dance for Those of Us
Whose Hearts Have
Turned to Ice • Album III

25 mai - 31 août 2008



145, rue Wilfrid-Orbell
Joliette (Québec) CANADA
(450) 756-0311
www.musee.joliette.org

Mardi au dimanche, 12 h à 17 h





Cinéma

Une séduisante promesse

LE CÈDRE PENCHÉ

Réalisation, scénario, image et montage: Rafaël Ouellet. Avec Viviane Audet, Marie Neige Chate-lain. Musique: Gilles-Vincent Mar-tel et Viviane Audet.

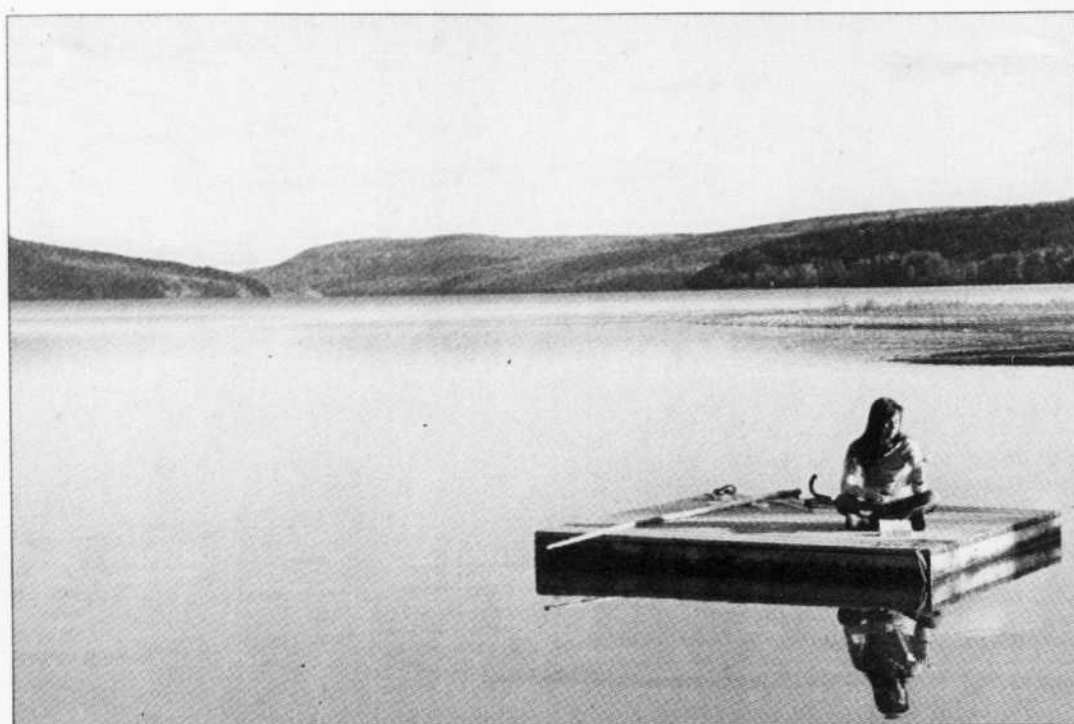
ODILE TREMBLAY

Avec une proposition cinématographique d'un radicalisme qui en rebute plusieurs, le Québécois Rafaël Ouellet signe un film courageux, imparfait et sans l'ombre d'une concession commerciale. Totalement indépendant, il fut réalisé à compte d'auteur avec une caméra numérique, des amis, une ferveur, des maladresses. Parce que *Le Cèdre penché* a poussé hors des circuits officiels, sa sortie commerciale (il avait gagné en 2007 le Prix du public aux Rendez-vous du cinéma québécois) fut décalée d'un an à la suite d'un désaccord avec l'Union des artistes. Du moins, le voici!

Ouellet avait à son actif plusieurs vidéoclips et la réalisation de concerts musicaux. L'univers de *Cèdre penché* s'est donc imposé d'emblée à lui dans ce film où la musique et le bruitage sonore (très réussis) prennent le pas sur de trop rares dialogues.

Le film est tourné dans le Bas-du-Fleuve, coin d'origine du cinéaste. Et le rapport à la nature est omniprésent à l'écran: de mer en plage, de champs balayés par les vents aux alentours ombragés de la maison familiale, il constitue un de ses points forts. Le climat d'un petit village ressuscité dans la station de radio locale, le bar de la place, etc., mais surtout à travers ce paysage majestueux.

Le film met en scène deux sœurs musiciennes qui se retrouvent dans



Le Cèdre penché est tourné dans le Bas-du-Fleuve, coin d'origine du cinéaste Rafaël Ouellet, et le rapport à la nature est omniprésent à l'écran.

la maison familiale après la mort de la mère, une chanteuse western (jamais montrée mais dont le fantôme plane sur tout le film). Les sœurs sont incarnées par Viviane Audet (Grande Ourse), avec sa sensibilité vibrante, et Marie Neige Chate-lain (à l'énergie plus brute). Les deux actrices chanteuses sont criantes de naturel, ce qui ajoute à la facture documentaire du *Cèdre penché*.

Entre les héroïnes, les liens d'abord distendus se nouent grâce à la musique. Dans cette œuvre impressionniste, la création comble

les fossés familiaux, meuble les silences, passerelle fragile et souple sur laquelle le cinéaste s'aventure avec ses héroïnes. Toutefois, la mise en situation minimaliste laisse en plan trop d'éléments narratifs, abandonne le spectateur à son intuition.

Ce qui n'empêche pas les vrais moments de grâce: la scène des cigarettes fumées devant un feu de camp en mémoire de la mère disparue, la séance d'enregistrement du disque collectif. Mais ailleurs, surtout au début, les dialogues se

révèlent vraiment trop minces. Et le souffle du montage vacille. Certaines scènes sont achevées, d'autres sont coupées trop vite: la rencontre avec les motards, par exemple. *Le Cèdre penché* constitue une séduisante promesse. Le film possède un regard, une exigence, mais aurait réclamé un scénario, une facture plus unifiées. Rafaël Ouellet livrera bientôt son second long métrage. On en guettera la sortie.

Le Devoir

Vraiment anodin

YOUNG PEOPLE FUCKING

Réalisé par Martin Gero. Scénario d'Aaron Abrams et Martin Gero. Avec Carly Pope, Callum Blue, Dora Baird, Sonja Bennett, Kristin Booth, Josh Cooke, Aaron Abrams, Josh Dean, Peter Oldring and Enis Esmer. 2008. Canada. 91 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Voilà, il est enfin arrivé sur nos écrans, le film par lequel le scandale est arrivé. *Young People Fucking*, on commence à le savoir, est ce long métrage exhalant un tel parfum de décadence que le gouvernement conservateur a jugé bon d'en faire un cheval de bataille. L'enjeu? L'ordre public, si on se souvient bien. Après visionnement, un constat s'impose: les seules personnes susceptibles d'être offensées par le film sont sans doute celles qui répugnent à appeler un chat un chat. Les autres n'y trouveront probablement aucun motif à en fouetter un.

Et on ne parle ici que du langage, tantôt coloré, tantôt vulgaire, le plus souvent réaliste. Pour la fesse, et malgré un titre sulfureux à souhait, ce n'est pas tout à fait ça: des bouts de seins, quelques mamelons et deux ou trois postérieurs masculins, tout au plus. Pour demeurer dans les images libidineuses mais gâchées excitantes du film, on pourrait dire que *Young People Fucking* ressemble à un jeune homme peu expérimenté ayant une trique pas possible mais ne sachant trop quoi faire de son engin. Bref, c'est immature, et surtout très maladroit. Si vous vous attendiez à un succédané de *Shorthus*, passez votre chemin. Le premier film de Martin Gero aspire davantage à faire du Whit Stillman, en mode rut. Ne réalisez pas *The Last Days of Disco* qui veut.

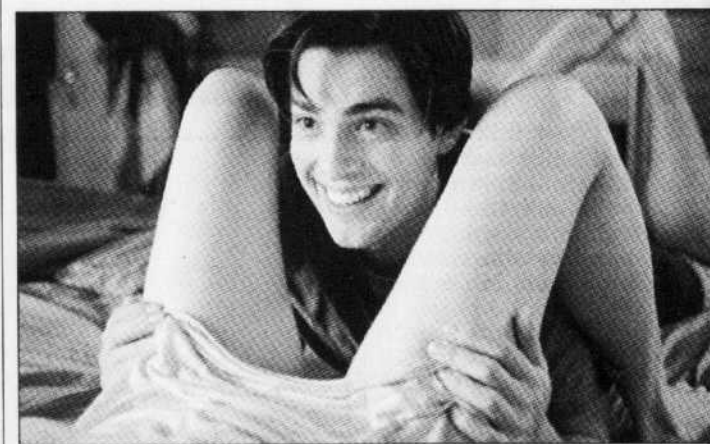
Young People Fucking revêt la forme du film à sketches où ceux-ci s'entrecroisent, toujours dans le même ordre, au rythme de chapitres énoncés au début du film (préliminaires,

action, orgasmes, etc.). Les protagonistes bénéficient du même type de présentation: les amis (amusants), le couple (caricatural), les ex (touchants), les colocataires (hésitants) et les collègues de travail (peu crédibles). Or ce lien thématique demeure ténu et les cinq segments semblent évoluer en vase clos. De fait, le montage alterné qu'adopte la production ne suffit pas à créer une impression de concomitance entre lesdits segments.

L'écriture, à l'instar de la réalisation, effleure la surface. Dès qu'une situation promet d'aborder avec sérieux l'un ou l'autre des enjeux, le ton vire généralement à la farce. Notre jeune homme métaphorique de tout à l'heure a quelque chose à dire, il souhaite le dire, puis... il panique et enchaîne avec une blague facile. Par exemple, la saynète des colocataires met particulièrement en relief le malaise évident des auteurs face à une question qu'ils veulent pourtant manifesterment soulever: que font deux gars hétéros dans un trip à trois? C'est le genre de situation rêvée pour un film affublé d'un titre semblable, non? Or ce sketch ne va nulle part, ou plutôt, il s'y rend en suivant seulement les ornières de la zone de confort. On avance d'un pas, on recule un peu, on hésite, on se dégonfle. Et le spectateur soupire.

Le jeu, au mieux sympathique, ne saurait faire oublier le terne de l'affaire. À l'évidence, le réalisateur n'a pas su obtenir de ses interprètes un registre homogène. L'exemple le plus probant de cette faille est «le couple», où Kristin Booth joue ses scènes de manière réaliste face à un Josh Dean grimaciant qui semble s'être échappé d'une mauvaise sitcom. L'unité de lieu et de temps privilégiée (un décor par segment pour une action se déroulant en une seule soirée) confine *Young People Fucking* à une certaine théâtralité. Peut-être le projet aurait-il profité d'un détour du côté des planches, question de peaufiner le matériel. Et de réfléchir à une mise en scène.

Collaborateur du Devoir



Une scène de *Young People Fucking*, de Martin Gero

Un léger vertige dans la noirceur

BLINDSIGHT

Réalisation et scénario: Lucy Walker. Image: Petr Cikhart, Keith Partridge, Michael Brown. Montage: Sebastian Duthy. Musique: Nitin Sawhney. Royaume-Uni, 2007, 104 min.

ANDRÉ LAVOIE

Dans l'esprit du bouddhisme, la cécité ne constitue pas une fatalité médicale; il s'agirait en fait d'une punition pour des actes répréhensibles perpétrés dans une vie antérieure ou la marque tangible que la personne aveugle est littéralement possédée par des démons. D'où l'intolérance ouvertement affichée de nombreux Tibétains, pour qui la canne blanche n'inspire pas toujours la politesse, encore moins le respect.

Il fallait donc un sacré courage pour ouvrir une école pour aveugles à Lhassa, la capitale du Tibet, et l'Allemande Sabriye Tenberken n'en manquait pas, elle-même aveugle depuis l'âge de 12 ans. Ce n'est pas tout à fait son histoire que la documentariste Lucy Walker raconte dans *Blindsight*, mais sans elle, sans sa vision — le terme n'a rien d'ironique —, l'épopée de ces alpinistes plongés dans le noir ne serait qu'une lubie.

Rejetés par leur famille, traînant dans les rues, bien des jeunes Tibétains frappés par cette malédiction n'ambitionnent que de survivre et certainement pas d'apprendre à lire ou à maîtriser d'autres langues. Auprès de Sabriye, de tels rêves sont possibles et c'est pour les convaincre un peu plus qu'elle a invité l'alpiniste américain Erik Weihenmayer à venir partager sa leçon de courage: en 2001, il fut le premier aveugle à es-

calader le mont Everest.

Lui-même impressionné par le travail de Sabriye, il propose une aventure hors du commun: donner à six jeunes Tibétains de son école la chance de gravir le mont Lhakpa Ri, tout près de l'Everest, d'une hauteur de 7000 mètres. Pour Kyila, Sonam Bhuntso, Tashi, Gyenshen, Dachung et Tenzin, les défis s'annoncent aussi nombreux qu'imprévisibles.

Lucy Walker observe avec intérêt les préparatifs de ce voyage quelque peu insensé, montrant des enfants pour qui l'alpinisme n'est pas une seconde nature. Mais la cinéaste s'intéresse bien davantage aux aspects sociologiques et émotifs du voyage qu'à sa strict dimension sportive, «extrême» dans certains cas. Car Weihenmayer et son équipe, chacun chargé de veiller à la sécurité des alpinistes en herbe, débarquent au Tibet avec une mentalité de conquérant: on ne grimpe pas pour participer, mais pour gagner. Coûte que coûte.

Le choc (culturel) était ainsi inévitable. Car entre les jeunes Tibétains, leurs gardiens européens et ces sportifs américains, la chimie n'opère pas toujours et les étincelles surgissent souvent au milieu des espaces enneigés. Certains ont d'ailleurs tout autant la mèche courte que le souffle court.

L'expédition est entrecoupée de portraits fort émouvants des élèves de Sabriye, évoquant leurs combats quotidiens, l'ostracisme dont ils sont victimes et, surtout, les rêves qui les poussent au dépassement. La cinéaste affiche une affection particulière pour Tashi, le plus vulnérable de la bande, dont les origines ne sont pas tout à fait celles que l'on croit, enfant de la rue dont la santé chancelante freine le rythme de l'expédition, et affecte l'humeur des plus compétitifs.

Atteindront-ils la plus haute cime? Peut-être, mais il faut surtout retenir que *Blindsight* atteint d'abord des sommets d'humanisme et d'émotions.

Collaborateur du Devoir

Chronique familiale un peu fade

WHEN DID YOU LAST SEE YOUR FATHER?

Réalisation: Anand Tucker. Scénario: David Nichols, d'après le livre de Blake Morrison. Avec Colin Firth, Jim Broadbent, Juliet Stevenson, Gina McKee. Image: Howard Atherton. Montage: Trevor Waite. Musique: Barrington Pheloung. Royaume-Uni-Irlande, 2007, 92 min.

ANDRÉ LAVOIE

De nombreuses discussions orageuses et bien des colères foudroyantes pourraient survenir dans *When Did You Last See Your Father?*, le nouveau film d'Anand Tucker (*Shopgirl*, *Hilary and Jackie*), inspiré des mémoires de l'écrivain Blake Morrison. Or l'atmosphère très *british* de cette chronique familiale semble paralyser le moindre épanchement et éteindre la plus petite allumette de discorde. Un fils voit mourir son père d'un cancer dévastateur, mais c'est surtout dans la tête du témoin impuissant que le film se déroule...

Les récriminations de Blake (Colin Firth, l'élégance incarnée, même sous une mine patibulaire) sont pourtant nombreuses, car le patriarcat, médecin de campagne à la voix tonitruante et capable des blagues les plus mesquines pour humilier ses enfants, n'a rien d'un homme étouffé par ses principes. La fille d'une amie de la famille serait-elle d'ailleurs la demi-sœur de Blake? C'est un des secrets entourant Arthur (Jim Broadbent; le film devient souvent un hommage à son immense talent) et qui ne cessent de ronger son fils, un célèbre écrivain.

Ce retour à la maison familiale, une visite que Blake remettrait sans cesse, se transforme en voyage intérieur à travers sa jeunesse. Celle-ci fut tout autant marquée par les frasques du père, certaines plus ou moins bien camouflées, que par ses propres errances d'adolescent prétextées (Matthew Beard), caché derrière un livre pour mieux relancer la femme de ménage ou

consolant sa mère (Juliet Stevenson, l'humilité des grandes actrices au service d'un rôle, si petit soit-il), toujours noble derrière sa détresse d'épouse à la fois aimée et trahie.

When Did You Last See Your Father? possède toutes les qualités dont la somme devrait ressembler à un film réussi: acteurs chevronnés, décors évocateurs d'une époque (des années 50 à la fin des années 80) mais jamais au goût outrancier, paysages pittoresques et musiques aux ambiances mélancoliques. Ce superbe emballage, une fois déchiré, laisse découvrir une collection de scènes anecdotiques, ni tragiques ni enlevantes, à peine plus excitantes que les timides sous-bretaux du quotidien.

La retenue dont font preuve ces personnages, dignes tout autant dans la souffrance physique que dans la honte au sein d'un milieu étouffé par les conventions, apparaît édifiante, mais l'envie de les secouer nous tennait souvent. Le caractère poli (lire: autant sage que lustré...) du film fait sans cesse la preuve de la sensibilité d'Anand Tucker mais ne suscite rien de plus qu'un intérêt distant et limité.

Alors que la sortie de *When Did You Last See Your Father?* coïncide avec la fête des Pères, ce n'est sans doute pas un cadeau à faire au vôtre que de l'amener voir ce film qui aspire à copier joliment la vie (de famille) plutôt que de la transcender.

Collaborateur du Devoir



Colin Firth et Jim Broadbent dans le film d'Anand Tucker

Des croûtes à manger

MILAREPA

Réalisation: Neten Chokling. Scénario: Neten Chokling et Tenzing Choyang Gyan. Avec Jamyang Lodro, Orgyen Tobgyal, Kelsang Chukie Tethtong. Musique: Joel Diamond. Image: Paul J. Warren. Montage: Suzy Elmiger. 90 min.

ODILE TREMBLAY

Le Tibet est à la mode et tout ce qui touche au toit du monde, en vahi et colonisé par la Chine, fascine et attriste l'Occident. Des œuvres documentaires comme *Ce qu'il reste de nous* ou *Blindsight* (en salle, cette semaine) sont courues, ainsi que les fictions tournées souvent au Bhoutan ou en Inde, car n'entre pas au Tibet qui veut. Depuis quelques années, des bijoux contemporains comme *The Cup* ou des œuvres collées aux traditions millénaires (*Voyageurs et magiciens*) nous plongent dans l'univers des moines à robes safran, dans des paysages à couper le souffle. Des cinéastes occidentaux, Scorsese à la proue, ont revisité le parcours du dalaï-lama. Avec les manifestations pro-Tibet qui ont secoué le parcours de la flamme olympique à l'approche des Jeux de Pékin, la fascination publique devient passionnelle.

Milarepa, un premier long métrage du lama tibétain Neten Chokling Rinpoche, s'il attire par son thème et son message bouddhiste, n'a hélas, sur le plan cinématographique, qu'une valeur bien limitée. Les montages de l'Himalaya demeurent pourtant aussi photographiques que d'habitude, les costumes et les décors sont superbes. Ajoutez une climat d'onirisme et des rites magiques remplis de promesses. Mais comme directeur d'acteurs, scénariste et réalisateur, ce lama cinéaste, qui espère renflouer avec les recettes du film les coffres de son monastère en Inde, a bien des croûtes à manger.

Milarepa se déroule il y a neuf siècles dans un petit village tibétain, où une veuve et ses deux enfants se voient réduits à l'état de Cendrillon par la belle-famille après la mort du riche mari. La mère humiliée persuadera son fils de parcourir montagnes et vallées pour s'initier aux sciences magiques chez un puissant sorcier afin de détruire le village au retour. Comment, une fois sa vengeance perpétrée, celui-ci renoncera au mal pour suivre les traces du Bouddha, tel est le sujet du film que de beaux acteurs, tantôt sans expressions, tantôt grimacants, ne parviennent jamais à rendre crédible. Dans la peau du héros, Jamyang Lodro joue d'abrutissement de bout en bout.

Quant à cette histoire simpliste et sans nuances, elle relève presque de la série B, en mode exotique. Les méchants sont immondes, les victimes portent des haillons. Des trous béants dans le scénario suscitent des questions sans réponses: quel est le sort de la mère, de la sœur et de la fiancée de Milarepa quand il étudie au loin ou après la destruction de leur village? Mystère. Quelques scènes de sorcellerie apportent un parfum surréaliste, mais avec des effets spéciaux si amateurs qu'ils semblent appartenir à un cinéma d'un autre âge. Le héros est un personnage historique. Or le cinéaste a choisi d'aborder seulement la première partie de sa vie. Les enseignements bouddhistes auraient toutefois gagné en force si ses années de rédemption avaient été de la partie.

Reste la splendeur du cadre, la grâce des vêtements, mais la candeur de ton, la lourdeur du message en dissipent souvent le charme, sans gommer toute la joliesse d'ensemble mais en réduisant la portée du film à celle d'une œuvre pour toute la famille, sans dents ni vraie finesse. Le Tibet mérite mieux.

Le Devoir

«... Jean Dujardin que l'on a aimé en OSS-117 et en Brice de Nice, livre là une formidable performance...»
SONJA SABATI, LA PRESSE

«Le résultat est une excellente surprise...»
LE PARISIEN

99F
JEAN DUJARDIN

UN FILM DE JAN KOUNEN
JOJOYOT GUYON PATRICK HILLI
NICOLA BIANCHI RITA YVES
MIGUEL BARRAL
«Un film à voir absolument»
LE PARISIEN

À L'AFFICHE!
CINÉMA DU PARC
QUANTIER LATIN
CINÉMA DU PARC
ST-EUSTACHE
PONT-VAU 16
CINÉMA DU PARC
BOUCHERIE
GATINEAU
SHERBROOKE
LE CLAP
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

IL S'EN PASSE DES CHOSES AU PARC!
Tous les soirs à 19h00
LES MAÎTRES DE L'ÂME
Les techniques d'auto-guérison.
(V.O. S.-T.F.) Tous les soirs à 19h15
BLINDSIGHT
«Ce film vous motivera et vous inspirera.»
en soirée à 21h15 / sam. dim. à 15h30, 21h15
Milarepa
«Pour tous les passionnés du Tibet.»
NE MANQUEZ PAS «XXY» et «HELVETICA»
DERNIÈRE SEMAINE!
3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT
www.cinemaduparc.com
CINÉMA DU PARC
3575 Du Parc 514-281-1900

★★★★
«Une fresque remarquable (...) que le spectateur ressentira dans sa chair tellement le portrait est émouvant. Et juste. Bien plus qu'un excellent long métrage. De l'autre côté est en effet un film important.»
Marc-Aurèle Lévesque, La Presse

DE L'AUTRE CÔTÉ
FATH AKIN
CINÉMA DU PARC
7e semaine
EX-CENTRIS
LE FORUM 22

Cinéma



Four Minutes est une rencontre improbable entre deux âmes écorchées, séparées par l'âge et les valeurs morales, dont la musique cimente la relation.

MONGROEL MEDIAS

À fleur de peau

FOUR MINUTES

(V.F.: QUATRE MINUTES)

Réalisation et scénario: Chris Kraus. Avec Monica Bleibtreu, Hannah Herzsprung, Sven Pippig, Richy Müller. Image: Judith Kaufmann. Montage: Uta Schmidt. Musique: Uta Schmidt. Allemagne, 114 min, 2006. (V.o. avec sous-titres anglais ou français)

ANDRÉ LAVOIE

Les touches d'un piano et les barreaux d'une prison inspirent depuis longtemps les cinéastes, mais ils doivent sans cesse s'appliquer à éviter les clichés, aussi nombreux que les nids-de-poule dans les rues de Montréal. Une tâche complexe, c'est le moins que l'on puisse dire.

Sous cet angle, le cinéaste Chris Kraus n'offre pas une partition parfaite dans *Quatre minutes*, mais il fait preuve d'une maîtrise suffisante des artifices narratifs pour nous faire croire à cette rencontre improbable entre deux âmes écorchées, séparées par les gouffres de l'âge et des valeurs morales. Vous aurez compris que la musique constitue le ciment de cette relation maître-élève, une étiquette qui vole en éclats à mesure que s'accumulent les crises, les coups et autres injures vicieuses, une spécialité de cette étrange virtuose.

Traude (excellente Monica

Bleibtreu, la mère de l'acteur Moritz Bleibtreu, comme quoi le talent est aussi affaire de génétique) sait d'ailleurs assez vite les repérer. Cette vieille femme acariâtre donne depuis longtemps des leçons de piano dans une prison encore hantée par les fantômes du nazisme puisque le lieu servait de base militaire pendant la Deuxième Guerre mondiale. Lorsque Jenny (Hannah Herzsprung, animée d'une fureur à transpercer l'écran) y débarque avec fracas, sa violence foudroie tout le monde, mais Traude s'intéresse surtout à ce que ses deux mains peuvent accomplir. Capable de jouer du piano de toutes les manières, même dos au clavier s'il le faut, Jenny a renoncé à une carrière d'enfant-star pour des raisons peu à peu dévoilées.

Convaincue qu'elle possède tous les atouts pour remporter un important concours, Traude fait de cette bombe à retardement sa protégée, tandis que ses compagnes de cellule la prennent comme souffre-douleur. Le caractère imprévisible de Jenny provoquera des situations tragiques, annulant ainsi toutes ses chances de réussite au concours. Peu de temps avant la finale, et sans l'accord des autorités du pénitencier qui ont coupé court aux ambitions des deux femmes, Traude

décide de plier bagage, trainant avec elle son piano, plus lourd que d'habitude...

Schumann, Beethoven et Mozart résonnent au cœur de cet espace aux horizons bloqués

Dans un style qui relève d'une mécanique parfaitement huilée, ces deux personnalités opposées en tout finissent par trouver un terrain d'entente, liées par une passion commune et surtout rongées par des souvenirs qui définissent les femmes blessées qu'elles sont devenues. Des visions fugitives d'un amour de jeunesse de Traude entre ces mêmes murs tachés de sang et de larmes (autrefois celui des Juifs) viennent ponctuer les leçons orageuses du professeur autoritaire avec son élève récalcitrant, éclairant timidement des motivations peu artistiques pour expliquer tant d'empressement à l'égard de Jenny.

Schumann, Beethoven et Mozart résonnent au cœur de cet

espace aux horizons bloqués, dans ce drame dont les enjeux sont clairement posés, les méchants (dont certains bien-pensants...) solidement campés et les émotions toujours à fleur de peau. Vous penserez parfois à quelques films baignés des mêmes sonorités (de *Madame Sousatzka* à *Shine* en passant par *The Pianist*, les titres se bousculent), mais tout cela est servi avec conviction, sincérité, jusqu'aux quatre dernières minutes de la fin; elles en mettent plein la vue, plein les oreilles.

Collaborateur du Devoir

Quelle effroyable catastrophe!

THE HAPPENING

Réalisation et scénario: M. Night Shyamalan. Avec Mark Wahlberg, Zoëy Deschanel, John Leguizamo, Ashlyn Sanchez, Betty Buckley, Frank Collison. Image: Tak Fujimoto. Musique: James Newton Howard. Montage: Conrad Buff.

ODILE TREMBLAY

Ouille! On peut vraiment parler de ratage intégral pour ce désolant *Happening*, qui s'enlise dans l'amateurisme et l'in-vraisemblance à un point qui consterne. M. Night Shyamalan n'est peut-être pas un cinéaste de haut vol, mais son premier film, *The Sixth Sense*, avait su créer un climat de fantastique et d'horreur gratiné ketchup avec un jeune acteur étonnant (Haley Joel Osment) et un dénouement choc. *Signs*, son second long métrage, se révélait déjà très décevant. Dans *Le Village*, il instaurait quand même un climat insolite. Shyamalan peut au besoin diriger des acteurs, tenir le public en haleine.

Comment a-t-il pu perdre ainsi la main? Le sujet de *The Happening* colle à son univers de fantastique et d'épouvante, l'idée de soulever les forces naturelles dans un paysage ensoleillé possède son potentiel, mais le cinéaste n'a pas su mener le projet à terme.

L'intrigue a pour noyau un phénomène inexplicable de suicides en série à New York comme dans plusieurs villes et villages américains. La nature — virus? arme biologique terroriste? — sonne l'appel à la destruction collective. Mark Wahlberg joue ici un enseignant qui prend la tête d'un groupe de sinistrés. Fuyant avec son épouse

(Zoëy Deschanel, faiblissime), malgré une crise de leur couple (mal définie), et la fille d'un ami disparu (Ashlyn Sanchez, atone), il est rejoint par de jeunes garçons et un groupe amorphe. Ils se réfugient dans la campagne philadelphienne en enjambant cadavres et arbres agressifs. Car la végétation (révoltée contre l'humanité destructrice) se retrouve bel et bien au cœur d'un thriller d'épouvante qui ne suscite que sourire ou ennui chez le spectateur, tant tout sonne faux.

Dans *The Happening*, tout, des prémisses extravagantes du scénario catastrophe au rythme chancelant d'une traversée apocalyptique, en passant par la vacuité des dialogues, la nullité de l'interprétation et une image sans intérêt, laisse souffler. Wahlberg, qui a pourtant fait ses preuves dans *Boogie Nights*, *The Departed* (rôle en nomination aux Oscars), *The Yards*, etc., s'empêtre dans ses lacets de bottines comme un débutant que nul n'a songé à orienter. Seule Betty Buckley, en vieille sorcière à moitié folle, crée par moments une composition inquiétante.

Les liens entre les personnages sont confus, les péripéties absurdes, les réactions des gens à une effroyable catastrophe qui sème la mort n'ont aucun sens: ils crient à peine, marchent comme des moutons vers l'abattoir. Les suicides paraissent grotesques et le dénouement est cucul-romantique, déplacé et plaqué pour les besoins du *happy end*. Quant à la morale écologiste, elle ne passe guère l'écran. Le public amateur de sensations fortes n'y trouvera jamais son compte, faute de frissons, de rythme... de film en somme.

Le Devoir

APRÈS
LA VIE DES AUTRES,
LES FAUSSAIRES ET
DE L'AUTRE CÔTÉ,
LE NOUVEAU
FILM ALLEMAND
ACCLAMÉ DANS LE
MONDE ENTIER.

GERMAN AWARDS 2007
Meilleur film • Meilleure Actrice

MEILLEUR FILM
Festival de Shanghai
Festival de Reykjavik

PRIX DU PUBLIC
Festival de San Francisco
Festival de Genève

MONICA BLEIBTREU
HANNAH HERZSPRUNG

QUATRE MINUTES

UN FILM DE CHRIS KRAUS

AVEC
SVEN PIPPIG RICHY MÜLLER JASMIN TABATABAI
STEFAN KURT VADIM GLOWNA NADJA UHL

metropole

VERSION ORIGINALE ALLEMANDE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

PRÉSENTÉMENT
À L'AFFICHE!

EX-CENTRIS SHERBROOKE

LE FORUM 22 LE CLAP

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Québecor Media

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
du 3 au 9 juin 2008

1	IMAGES DE QUÉBEC : 1808-2008
2	CSI MIAMI Season 5
3	RADIOHEAD The Best of
4	LES MYSTÉRIEUSES CITÉS D'OR
5	DIRTY HARRY
6	RUMEURS Saison 4
7	NATIONAL TREASURE 2 : BOOK OF SECRETS
8	RAMBO
9	MEET THE SPARTANS
10	24 Saison 1
11	POIRY Coffret 3
12	ANGÉLIQUE Collection complète
13	PRINCE RODOLPHE : L'HÉRITIER DE SISSI
14	DUCK, YOU SUCKER
15	LA FILLE DU RÉGIMENT
16	INDIANA JONES The Adventure Collection
17	400 ^e ANNIVERSAIRE DE QUÉBEC
18	PHILIPPE NOIRET 3 grands films
19	NOS ÉTÉS Saison 4
20	LOST Season 3

LOVE

YVES SAINT LAURENT

29 MAI - 28 SEPTEMBRE 2008

Première rétrospective couvrant les quarante ans de création de la maison de Haute Couture Yves Saint Laurent. Une scénographie digne des plus prestigieux défilés de mode. L'exposition la plus glamour de l'été!

Ouvert aussi les mercredis, jeudis et vendredis soirs jusqu'à 21 h.
Gratuit pour les enfants de 12 ans et moins*

*Accompagnés de leurs parents. Non applicable aux groupes.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
Pavillon Michal et Renata Hornstein
www.mbam.qc.ca

Fondation
YVES SAINT LAURENT

VISITES COMMENTÉES DISPONIBLES

En partenariat avec: AIR CANADA

Renseignements : 514-285-2000

Organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal et les Fine Arts Museums of San Francisco en partenariat avec la Fondation Pierre Bergé - Yves Saint Laurent, Paris / Yves Saint Laurent, Robe de mariée Hommage à Braque (détail), Prototypage 1988, n° 132, Fondation Pierre Bergé - Yves Saint Laurent, Photo Alexandre Gunkinger

18^e édition PRÉSENCE AUTOCHTONE

du 12 au 22 juin à Montréal 2008

TERRES EN VUES
LAND InSIGHTS

Société pour la diffusion de la culture autochtone

Info festival: 514.572.1799
nativelynx.qc.ca

Films et vidéos

10 jours de découvertes des Premières Nations

Fictions et documentaires, du court au long, de la Nouvelle-Zélande au Mexique, de Brooklyn à Inukjuak, l'étonnant parcours de la reconnaissance.

Au Cinéma ONF - 1564, rue St-Denis

Urban Nation

Au-delà des genres, les films de Gisèle Gordon et Kent Monkman.

13 et 20 juin, 19h
Cinémathèque québécoise
335, boul. De Maisonneuve Est

Un vrai film de genre

Miss Chief Eagle Testickle Trilogy

17 juin, 19h - Café Volver
5604, avenue du Parc

et 20h 30 - Cinéma ONF

18 juin, 19h - Café L'escalier
552, rue Ste-Catherine Est

Dialogues avec un Sauvage: perspectives contemporaines

Huit artistes des Premières Nations illustrent leur questionnement sur l'identité, l'appartenance et le métissage.

Du 10 juin au 5 octobre

à la Grande Bibliothèque - 475, boul. De Maisonneuve Est
Section Arts et littérature, niveau 1 - www.banq.qc.ca

Entrée libre

Une réalisation de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et de Terres en vues

EXPOSITIONS

Relief Gravures et sculptures

Du 30 mai au 28 juin
à la Guilde canadienne des métiers d'arts
1460, rue Sherbrooke Ouest

Sculpture:
Denis Charette,
Réconfort, 2008

Gravure:
Jasmin Gunn et Roger Nelson,
Les Esprits parlent, 2008

Arts visuels

21 juin,

Jour national des Peuples autochtones
Cérémonie civique et Solstice des nations

Une rencontre chaleureuse entre les peuples.

10h
Belvédère Kondiaronk sur le mont Royal

Site extérieur

parc Émilie-Gamelin, au cœur de Montréal

20, 21 ET 22 JUIN

Chants et danses, artisanats et démonstrations, tradition et modernité,
Présence autochtone devient le lieu privilégié de rencontres
et d'échanges dans un climat de ferveur et d'amitié.

Rythmes nomades

Avec Samian, Shauit et
des rappeurs de Montréal

20 juin, 19h

SPECTACLES



Des invités très spéciaux

Les Atayals
l'une des six ethnies
aborigènes de Taiwan

Les Boréades de la danse

L'événement populaire par excellence du festival Présence autochtone
Des danseurs des trois Amériques partagent leurs traditions
avec la fougue et la créativité de la jeunesse.

21 et 22 juin



Un grand spectacle pour célébrer le solstice

Blues, Blanc, Rouge

21 juin, 19h

Richard Desjardins
seul avec sa Guétard
En première partie
Kathia Rock



PROJECTION EXTÉRIEURE

Le peuple invisible

de Richard Desjardins et Robert Monderie - 21h30



Canada

Québec

Montréal

LOTO
QUÉBEC

LE DEVOIR

Aboriginal Peoples
Television Network

CBC

88.5
radio one

Télé-Québec

CANAL
5

CIRI
Le Petit Lévi